

MUCH WITHOUT MANY

Nicolás Lamas, Xie Lei, Benoît Maire, Théo Massoulier, Jorge Méndez Blake,
Chaim van Luit, Wouter Venema

3 septembre - 24 octobre 2020

Much without many est une exposition qui dit beaucoup sans montrer beaucoup. Ce sont sept voix venant des Pays-Bas, de France, du Pérou, du Mexique et de Chine qui, mises ensemble, questionnent la période que nous traversons actuellement. N'ayant que peu de repères pour s'orienter et quasiment aucun recul, n'est-il pas utile de se tourner vers les artistes pour s'éclairer quelque peu ? L'idée n'était pas d'essayer d'être exhaustif ou d'aborder de front les crises sanitaire, économique et sociale ni la gestion politique mais de comprendre que nous sommes dans une période de mutation et que des œuvres mises ensemble peuvent activer une réflexion dans une cohérence polyphonique.

La pandémie du Covid-19 plonge le monde dans le chaos, charrie souffrance et deuils mais peut aussi être perçue comme une invitation à penser à de nouvelles possibilités de cohabitation. Le virus nous rappelle l'importance de vivre en mortels, de penser notre rapport à l'économique et nous invite à prendre en compte les interdépendances multiples intriquant humains et non-humains.

Dans la **salle de droite** sont réunies des œuvres évoquant la violence de cette crise. Avec les décès bien sûr mais aussi la notion de confinement, de distanciation et donc de ces murs invisibles (hygiéniques, douaniers, identitaires) érigés entre chacun. **Jorge Méndez Blake** livre plusieurs œuvres décrivant la notion de séparation (*Dividing Walls Project, Two Walls, Balcony*) tandis que **Chaim van Luit** joue sur les mots *STAR* et *STARVE* (mourir de faim). **Nicolás Lamas** nous livre une vision apocalyptique avec notre monde en poussière (*World Atlas*) et, en déchirant les pages d'un vieux exemplaire du National Geographic, rapproche personnel soignant et allusion spatiale (cf lancement du premier vol habité par SpaceX en mai). Certains travaux font référence à la presse, à l'ambiguïté des statistiques et aux distorsions de la couverture médiatique qui a mené à une certaine hystérisation. Difficile de savoir qui croire entre les spécialistes qui ont multiplié les points de vue au détriment d'un public déboussolé. L'œuvre *Image du futur actuel* de **Benoît Maire**, installée entre deux salles, résume assez bien la situation schizophrénique dans laquelle nous nous trouvons.

La crise est brutale et on n'en a pas encore dessiné ses contours. Ce qui est sûr, c'est que notre manière de vivre est remise en cause. L'homo œconomicus a été ébranlé avec l'arrêt planétaire de nombreuses activités qu'on ne pensait pas pouvoir stopper du jour au lendemain. Le fait que le monde ait ralenti, suspendu sa course effrénée de consommation a montré qu'il était possible de le faire. Il existe donc une capacité de changement rapide, conséquente et mondiale. Le progrès auquel la modernité nous a demandé de croire a disparu de l'horizon. Les questions posées depuis plusieurs années par les penseurs et scientifiques qui travaillent sur les perturbations du changement climatique, sur les enjeux de la consommation des ressources, ont élaboré des constructions conceptuelles qui prennent aujourd'hui un éclairage nouveau. Les pistes d'action pour arriver à une anthropologie économique de la durabilité se multiplient.

Mais comme on le voit dans la **salle de gauche**, la main de l'homme est partout (**Wouter Venema**), les mâchoires de l'industrie enserrant la nature ou la dérèglent (Lamas) et le vivant ne cesse d'être manipulé (**Théo Massoulier**). Comment inventer de nouvelles connexions avec le vivant tout en n'accéléralant pas sa disparition, son effacement (**Lamas**) ? Comment recomposer un monde avec les éléments existants (Venema) ? Nous devons impérativement faire mémoire de ce qui nous est arrivé et composer avec la complexité des phénomènes pour découvrir des façons neuves de produire, consommer, financer et commercer.

Cela comporte une prise de risques, des errances et des tensions sociales à venir. Mais l'avenir est précaire et l'homme semble

contraint à apprendre à vivre sans la sécurité de ses démonstrations, à consentir à un monde devenu problématique, où aucune autorité n'a plus le pouvoir d'arbitrer, mais où il s'agit d'apprendre à faire sens en commun.

Construire en composant avec ce qui nous est donné. Construire en assemblant le disparate pour créer un monde. L'ingéniosité de la composition est cruciale.

Anthropic Combinations of Entropic Elements/2020/5G, les assemblages élégants de **Théo Massoulier** articulent des éléments hétérogènes (minéraux, végétaux, éléments électroniques) et nous plongent dans un monde futuriste. L'hybride est une notion centrale de notre contemporanéité. Ces agrégats semblent issus de laboratoires de bio-ingénierie, ils sont nets, chirurgicaux et montrent néanmoins des chimères. A la fois inquiétantes et amusantes, les manipulations de Massoulier portent en elles certains enjeux du monde de demain.

De nombreux chercheurs constatent l'absence d'un monde commun à partager voire même la difficulté d'arriver à une description commune du monde. Tout en prenant conscience de notre vulnérabilité mutuelle, il conviendrait de découvrir quel territoire est habitable et avec qui le partager (Bruno Latour, *Où atterrir ?*).

Ne nous faut-il pas des visionnaires pour nous guider ? Ceux-là au regard brûlant qui aident à voir dans l'obscurité (**Xie Lei**). Les oeuvres exposées dans la salle arrière illuminent chacune à leur façon. **Chaim van Luit** nous dévoile une voie lactée imaginaire composée de pièces de monnaie romaine trouvées dans la terre et posées sur un tissu photosensible. **Xie Lei** nous montre un homme en feu et **Benoît Maire** convie enfance et géométrie pour recomposer un monde. Son *Château* met en discussion temps géologique (ammonite) et temps humain (objectif photo) tandis que **Nicolás Lamas** comprime *The Light of the past* entre deux blocs de marbre pour en faire un monolithe à la puissance mystérieuse. **Wouter Venema** avec *Burning Oleander* associe verre soufflé en forme de flamme à une branche en papier du laurier rose dont la toxicité peut être fatale. Enfin, dans un geste optimiste, un arbre à fleurs, à fruits, à phallus de **Xie Lei** prend son ampleur dans un symbole de fertilité et de prospérité. Ce tableau pourrait être une belle illustration de la nécessité de connexion dont l'homme a besoin pour être efficient. Nous vivons dans une interdépendance, nous sommes des êtres sociaux, avec nécessité de se voir, de se toucher, de se parler.

Nous avons désappris à faire l'expérience du prodige d'être vivant. Nous avons abaissé, humilié et dévalué notre environnement. Un changement est possible mais nécessite un engagement collectif. **Jorge Méndez Blake** dans la wunderkammer montre un néon *SANS REVOLTE*, les deux derniers mots écrits par Albert Camus dans un roman inachevé avant sa mort accidentelle. Il peut être lu dans toute son ambiguïté (faut-il vivre sans révolte ou rien ne peut-il changer sans révolte ?). Bien que la moindre action individuelle ait toute son importance, c'est l'union des volontés qui permettra de changer un système qui tourne sur lui-même. Néanmoins tout acte individuel a sa puissance comme le rappelle Méndez Blake avec sa lecture de *Bartleby the scrivener* qui répète inlassablement « I would prefer not to » paralysant de la sorte un système administratif bien huilé. Geste politique formidable qui n'a l'air de rien. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le mouvement *Occupy Wall Street* a récupéré ce personnage imaginé par Herman Melville en 1853 pour symboliser le refus d'une situation économique intenable pour beaucoup. En cela, se dire que le virus se propage d'individu à individu pour avoir au final une répercussion planétaire est une belle image pour comprendre comment une idée peut se répandre de l'un à l'autre, comme un virus, et in fine avoir un effet réel. De petits mouvements, presque imperceptibles, peuvent, avec persévérance, faire vaciller la conscience pour révéler qu'il y a quelque chose qui importe. Le voyage sera peut-être long mais en prenant la joie comme carburant, il sera régénérant.

Artistes, nous avons besoin de récits et de mythes !